

leMag

rendez-vous culturel du Courrier

CINÉMA Chef-d'œuvre de Miguel Gomes, «Tabu» sort mercredi prochain sur les écrans romands. Rencontre avec le cinéaste, révélation d'un cinéma portugais par ailleurs à l'honneur au Festival Black Movie à Genève et à la Cinémathèque suisse à Lausanne.



Photo. Aurora (Ana Moreira) à la chasse au Mozambique, sur le tournage de *Tabu* de Miguel Gomes, à voir au Festival Black Movie à Genève et dans les salles romandes dès le 23 janvier. O SOM E A FÚRIA (BRUNO DUARTE)

Paradis d'auteurs

PROPOS RECUEILLIS PAR TERESA WEGRZYN

Contrairement à d'autres pays d'Europe, comme le Danemark ou la Hongrie où seuls Lars von Trier et Béla Tarr se distinguent, le Portugal possède une longue tradition de réalisateurs qui rejettent les esthétiques dominantes. Comment ce cinéma indépendant fait-il référence en dépit de difficultés persistantes, sérieusement accrues dernièrement? Certainement en partie grâce au soutien inlassable de producteurs dotés d'une fine sensibilité artistique. A l'instar de la société O Som e a Fúria, dont le catalogue propose un bel échantillon du renouveau du cinéma d'auteur: des œuvres du maître incontesté Manoel de Oliveira, mais aussi de talents montants comme Miguel Gomes, lauréat du Prix Alfred Bauer (dédié à l'innovation) à la Berlinale 2012 pour son *Tabu* – à découvrir mercredi au Festival Black Movie à Genève et dans les salles, alors que débute lundi à la Cinémathèque suisse une rétrospective portugaise.

«Ce film n'est pas de ce monde, ni les images ni le son.» C'est ainsi que la critique allemande exprimait sa stupéfaction devant son étrange beauté. La nature fantomatique de *Tabu* résulte,

selon son auteur, de la mise en scène «d'une société éteinte, dans une forme de cinéma éteint et sur un matériau en voie d'extinction, la pellicule». Le récit, divisé en deux parties, oppose un monde actuel de Lisboètes âgés, où chacun déprime à sa manière, à l'image burlesque en flash-backs de la jeunesse de colons gâtés avant la révolution au Mozambique. «Je tenais à ce que la mélancolie de la première partie contamine l'euphorie de la deuxième», explique le cinéaste. Une représentation personnelle de la bipolarité de la société portugaise. Un sujet a priori sérieux, mais Miguel Gomes ose s'amuser et le traite avec humour, dans une œuvre filmée en noir et blanc.

DÉSIR CORRIGÉ PAR LE RÉEL

Auteur de trois longs métrages très différents les uns des autres, rangé parmi les réalisateurs contemporains les plus prometteurs, Miguel Gomes propose à chaque fois un cinéma inventif. *Ce cher mois d'août* (projeté à Black Movie et à la Cinémathèque), après *La Gueule que tu mérites*, a été révélé à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes et qualifié par la critique de «discrètement révolutionnaire». Symbiose entre documentaire et fiction, le film illustre les aventures de l'équipe de

tournage confrontée, lors d'un été dans la région centrale d'Argenil, à tout ce qui fait l'extraordinaire du quotidien: bals de villages, fanfares, fêtes religieuses, et quelques personnages farfelus.

Devant cet univers bariolé, sous l'impact de la réalité, le scénario initial sera abandonné en faveur d'une nouvelle histoire qui se déroule sous nos yeux. Miguel Gomes définit le travail cinématographique comme un désir corrigé par le réel, et évoque un aspect caractéristique de la culture portugaise: «Il existe chez nous une nécessité et un désir de fiction, exprimés dans les chansons et les contes, qui se réfèrent à la société et à son époque. Le cinéma portugais suit également la tendance populaire à la fable et à la poésie.»

En 2009, après le succès cannois de *Ce cher mois d'août*, la Haute école d'art et de design (HEAD) a invité le cinéaste à Genève. «Miguel a suivi tout le processus de nos films, de l'écriture à la réalisation», raconte Maya Kosa, ancienne étudiante qui tient un petit rôle dans *Tabu*. «Au début, il nous trouvait trop sérieux et peu libres. Il nous a encouragés à prendre plus de risques, mais aussi à nous amuser davantage au travail, comme lui sait le faire. Il nous convoquait au Café du cinéma, un bar portugais à Plainpalais, où il

pouvait en même temps avoir un œil sur un match de foot et siroter une grappa.»

Rencontre avec Miguel Gomes, qui nous parle de *Tabu* (critique en page suivante) et des conditions précaires de son tournage en pleine crise du cinéma portugais.

Quel bilan tirez-vous de la collaboration avec les élèves de la HEAD?

Miguel Gomes: Je voulais surtout les mettre dans un état de disponibilité pour qu'ils découvrent leurs désirs et parviennent à les transformer au cinéma. A Genève, les étudiants ne sont pas obligés de copier les grands cinéastes, comme dans certaines écoles, mais libres de faire ce qui les intéresse. J'ai rencontré de bons élèves d'origine portugaise, comme Sergio da Costa et Basil da Cunha. Cela me réjouit de voir que les enfants de la première vague d'émigration en Suisse ne sont plus astreints à travailler comme leurs parents et peuvent se permettre d'étudier dans une école d'art.

Par contre, je ne garde pas un bon souvenir de mes études à l'École supérieure de théâtre et cinéma (ESTC) de Lisbonne. L'ambiance des nombreux bars du coin, le quartier populaire ●●●

à la Une

A voir.

Les deux derniers films de Miguel Gomes:

• *Ce cher mois d'août*, di 20 janvier à 19h et lu 21 à 21h30 au Festival Black Movie, Cinémas du Grütli, Genève; ve 8 février et me 20 à 21h à la Cinémathèque suisse, Lausanne.

• *Tabu*, me 23 janvier à 19h30 au Festival Black Movie, Les Scala, Genève; à l'affiche en Suisse romande dès cette date.

A lire.

«Grand cinéma d'un petit pays», enquête à Lisbonne, dans notre édition d'hier sous la rubrique Focus.

Photos.

Tabu de Miguel Gomes (en médaillon). LOOK NOW!/DR

Festival Black Movie.

Du 18 au 27 janvier à Genève. Table ronde «Le cinéma portugais, un art pas une industrie», lu 21 à 19h, Maison des arts du Grütli, Fonction: Cinéma, Genève. www.blackmovie.ch

Cinémathèque suisse.

Rétrospective «Cinéma portugais, du 'novo' au contemporain», du 21 janvier au 28 février à Lausanne, www.cine-mattheque.ch



... du Bairro Alto, était plus attirante. Il n'y avait pas de section réalisation à l'ESTC, seulement des cursus techniques: image, son, montage, etc. N'ayant pas de bonnes notes, je me suis retrouvé en production, sort réservé aux plus mauvais élèves!

A la Berlinale, vous avez dédié votre prix au cinéma indépendant portugais. Quel est le secret de sa vitalité face à la colonisation des écrans par une production industrielle à l'américaine?

— Au Portugal, de grands groupes financiers de l'audiovisuel favorisent en effet des formes d'imaginaire plus pauvres, comme les *telenovelas*, mais les cinéastes indépendants tournent aussi grâce aux taxes prélevées sur les spots publicitaires. Ils dépendent par ailleurs du ministère de la Culture qui soutient des expressions plus créatives. Ce modèle a jusqu'ici garanti la survie des réalisateurs talentueux. N'étant pas dépendants du profit, ni contraints d'attirer des millions de spectateurs, ils disposaient d'une liberté artistique, tradition héritée et maintenue depuis la nouvelle vague portugaise. Leurs œuvres singulières et très artisanales, connues surtout à l'étranger, sont réalisées avec moins d'argent qu'ailleurs.

Le nouveau gouvernement de droite a gelé les subventions de l'Institut du cinéma et de l'audiovisuel. L'industrie cinématographique portugaise fait face à la crise la plus importante de son histoire. Risque-t-elle de s'effondrer ?

— Les équipes ont arrêté de fonctionner et certains professionnels désespérés ont quitté le pays. Imaginez, dans un discours à la télévision, notre premier ministre a même encouragé les jeunes à émigrer! Menacée, la profession se mobilise. En mai dernier, une manifestation a rassemblé des milliers de personnes devant l'Assemblée de la République à Lisbonne. Des extraits des plus beaux films portugais ont été projetés en plein air sur un écran géant installé face au Parlement, les spectateurs lui tournant le dos. Cette émouvante cérémonie a été suivie d'une pétition, initiée par Manoel de Oliveira et signée par 1500 personnes, en faveur de la nouvelle loi sur le financement public du cinéma. La loi a été votée en juillet, mais je crains que le gouvernement se laisse influencer par le géant audiovisuel et ne la retire sous la pression.

Tabu, tourné dans ce contexte politique compliqué avec un budget relativement modeste (1,5 million d'euros), a-t-il été difficile à produire ?

— La moitié du budget venait du Portugal, le reste de l'Allemagne, de la France et du Brésil. Le début du tournage en Afrique a coïncidé avec l'introduction du plan d'austérité, une surprise pour tous. La situation était très tendue. Un fond de 200 000 euros prévu pour la partie africaine s'est écroulé, comme d'ailleurs toutes les garanties financières à ce moment-là au Portugal. Le producteur voulait renoncer à l'Afrique, mais nous avons élaboré un plan efficace pour réduire les dépenses. Toute mon équipe a dû renégocier ses salaires. Luis Urbano a proposé un système marxiste-léniniste; on a coupé jusqu'à 40 % des gros salaires et ceux qui gagnaient moins ont gardé le même montant. Un autre exemple: pour transporter l'équipement, le ministère des Affaires étrangères nous a fait profiter de la valise diplomatique.

Il a aussi fallu imaginer une autre histoire, réinventer le film, renoncer à certaines séquences — comme celle d'un mariage, avec de nombreux figurants, des éléphants



et des costumes traditionnels. Nous avons abandonné la première version du scénario du volet africain et opté, une fois sur place, pour l'improvisation. L'utilisation de la voix off a permis de compenser le manque de moyens, en la substituant aux images qui n'existaient pas. Avec la scénariste Mariana Ricardo, le monteur Telmo Churro et mon assistant Bruno Lourenço, nous avons constitué le «comité central». Ce collectif, garant des grandes lignes du récit, se réunissait tous les soirs après le travail et inventait de nouvelles scènes au fur et à mesure du tournage, en fonction de nos expériences quotidiennes en Afrique.

Le titre du film renvoie-t-il au colonialisme, occulté dans le Portugal d'aujourd'hui ?

— Le débat public autour du colonialisme a toujours existé, mais son niveau laisse à désirer. Après la Révolution des œillets, il y a eu une polarisation des opinions. L'extrême droite déplorait la perte des colonies, tandis que la gauche considérait à tort presque tous les colons comme des collaborateurs du système dictatorial. Le problème est récent, nous manquons de recul. Notre cinéma a déjà abordé le sujet et d'une façon plus directe que moi. En 1990, dans *Non, ou la vaine gloire de commander*, Manoel de Oliveira racontait l'histoire du Portugal illustrée par quelques grandes défaites jusqu'à la révolution du 25 avril 1974. Chez nous, on évoque peu les batailles gagnées, mais plutôt celles que nous avons perdues. Moi, je voulais montrer le colonialisme comme du Hollywood raté.

La question des colonies est traitée de manière indirecte et «abstraite», avez-vous dit dans la presse...

— Il y a quelque chose d'assez violent dans les deux vo-

lets de l'histoire. On voit d'abord une vieillesse d'aujourd'hui désillusionnée, des gens fatigués, au vague sentiment de perte et de culpabilité, sans perspective pour s'en sortir. Ensuite, de jeunes colons blancs qui vivent dans une bulle et s'amusent dans une époque d'excès, de brutalité, de folie sentimentale, sociale et politique. Ils font de leur propre vie un film hollywoodien, une sorte d'*Out of Africa*, ignorant le contexte politique et complètement inconscients de la gravité des choses. Une fois âgés, ils ne parviennent plus à rendre le monde plus juste.

Les deux périodes sont très sombres. Nous avons construit ce film en diptyque de sorte que la seconde partie constitue le tabou de la première. L'Afrique reste un tabou, mais beaucoup de signes imaginaires inscrits dans la réalité portugaise trahissent l'attachement au rêve africain. Dans *Tabu*, il y a une bonne africaine, des statues de girafes au Parc des Nations sur le bord du Tage, et les personnages principaux évoquent l'Afrique dans un café avec une végétation tropicale et un toucan artificiel perché sur un palmier. C'est peut-être ça aussi, l'abstraction.

Cyril Neyrat, ancien critique aux Cahiers du cinéma, a consacré à votre film un livre intitulé *Au pied du Mont Tabou. Le cinéma de Miguel Gomes*.

— Il s'agit d'une chronique sur trois jours à Lisbonne, qui relate nos conversations au sujet de *Tabu*. Entre récit des péripéties de la production, analyse du film et discussion sur le football, la forme est assez amusante. A la fin de chaque tête-à-tête, un nouvel interlocuteur frappait à la porte, mes plus proches collaborateurs apparaissaient tour à tour pour compléter le tableau: le chef opérateur Rui Poças, l'ingénieur du son Vasco Pimentel, etc.

«Tabu», le cinéma réinventé

«**B**ien que le cinéma classique américain reste ma référence principale, faute de mémoire, tout se mélange dans mon esprit et devient partie intégrante de mon être», avoue le réalisateur. Effectivement, connectée à un cinéma disparu, sa dernière œuvre mélange tous les registres. Une tradition du cinéma portugais, qui a toujours négligé le vieux partage des genres. Le titre du film, autant que son caractère dichotomique, ainsi que la trame de l'amour damné, se réfèrent à un autre *Tabou*, celui de F.W. Murnau. Miguel Gomes, inspiré par le célèbre cinéaste du muet, mais sans chercher à lui rendre hommage, évolue vers un langage cinématographique libre et singulier, qui lui a valu d'être perçu comme un «réinventeur» du cinéma.

Le film s'ouvre avec un prélude poétique sur le triste destin d'un explorateur mélancolique, évoquant l'absurdité de la démarche coloniale d'une façon allégorique bien portugaise. On passe ensuite à une chronique du quotidien d'un microcosme d'âmes perdues à Lisbonne: une retraitée bienveillante, une octogénaire frôlant la folie et sa garde-malade capverdiennne. Cette première partie, intitulée «Le paradis perdu» et tournée en 35 mm, dépeint l'univers crépusculaire d'une société souffrant de la *saudades* — définie par l'essayiste Eduardo Lourenço comme maladie de l'absence, soulagée par une compensation imaginaire.

ESTHÉTIQUE DU MUET

Vient ensuite «Le Paradis», second volet fixé sur pellicule 16 mm, qui raconte une relation amoureuse impossible de futurs *retornados* (Portugais des colonies revenus au pays). Une subtile parodie de l'époque

coloniale, à travers les aventures d'une jeunesse oisive, qui n'a pour ambition que de poursuivre des vacances permanentes au milieu de la nature resplendissante du nord du Mozambique.

Composé d'images sublimes et de couches sonores multiples, ce poème oscille entre innocence et ironie, au rythme très vif, lorgne vers le cinéma des années 1930 et 1960. «Mon idée était de réfléchir sur l'esthétique du muet, de trouver une autre voie d'accès à l'essence et à la beauté de cette forme», précise Gomes. Un récit rétrospectif en voix off témoigne des histoires du passé. Les dialogues des personnages à l'image sont inaudibles, produisant un effet de séduisante pantomime à la manière des films anciens, mais le jeu des acteurs est contemporain.

MOUSTACHE OBLIGATOIRE

L'architecture visuelle et sonore originale de *Tabu* résulte de l'effort collectif d'une équipe très soudée. Sergio da Costa, ancien élève de la Haute école d'art et de design - Genève (HEAD), engagé comme assistant de l'ingénieur du son Vasco Pimentel, revient sur le tournage à Lisbonne: «Miguel réussit à marier professionnalisme et familiarité. La plupart de ses collaborateurs sont aussi ses amis hors cinéma. Au début du tournage, il a organisé une fête et introduit une petite règle: le port obligatoire de la moustache pour les hommes, un prétexte pour rigoler et préserver la cohésion de l'équipe. A la fin de chaque semaine, il y avait aussi une tombola avec une bouteille de gin et un concombre à gagner. Je pense qu'une ambiance détendue au tournage se répercute sur la qualité d'un film.» TWN

De Genève à Lausanne

En marge de la sortie romande de *Tabu* de Miguel Gomes, le septième art portugais d'hier et d'aujourd'hui est à l'honneur durant dix jours au Festival Black Movie, ainsi qu'à la Cinémathèque suisse jusqu'à fin février. Alors que l'institution sise à Lausanne déroule une rétrospective du Cinema novo à la production contemporaine, la manifestation genevoise se focalise sur les nouveaux talents. Black Movie programme donc une dizaine de titres récents — tous en présence de leurs réalisateurs! — à l'enseigne d'une section intitulée avec malice «Tous les garçons s'appellent João». Et le prénom semble en effet être celui de toute une génération...

PREMIÈRES DE «MACAO»

Outre les deux derniers films de Miguel Gomes, on pourra ainsi découvrir le nouveau long métrage de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, *La Dernière fois que j'ai vu Macao* (qu'ils viendront aussi présenter à la Cinémathèque); mais encore leur *Aube rouge*, ainsi que deux réalisations en solo: *O Fantasma* du premier et *Ce qui brûle guérit* du second. Autre tandem invité, celui formé par Filipa Reis et João Miller Guerra. Enfin, pour ne citer que les João, signalons Salaviza et son *Rafa*, Lion d'or du court métrage à la Berlinale 2012. Lundi, une table ronde animée par Cyril

Neyrat réunira par ailleurs plusieurs réalisateurs sur le thème: «Le cinéma portugais, un art pas une industrie.»

UN DEMI-SIÈCLE DE CINÉMA

Dans le cadre d'une longue tradition de collaboration, à son apogée du temps de Freddy Buache et de son homologue lisboète João Bénard da Costa, la Cinémathèque suisse propose un échantillon d'une cinématographie portugaise qui résiste et surprend depuis un demi-siècle. La sélection porte sur le cinéma d'auteur uniquement, l'ensemble étant présenté chronologiquement afin de saisir la singularité de son évolution.

La rétrospective débute avec le Cinema novo des années 1960, largement représenté par les films de Paulo Rocha, António Reis ou Fernando Lopez. Suivra la génération qui commence à tourner dans les années 1980: Pedro Costa, Teresa Villaverde, mais aussi leur aîné João César Monteiro, un génie excentrique. Les courts et longs métrages de Jeanne Waltz et Basil da Cunha (portrait dans notre édition du 2 juin 2012), cinéastes suisses travaillant au Portugal, sont également au programme. Sans oublier le plus célèbre réalisateur portugais, Manoel de Oliveira, avec son *Val Abraham* (1993) d'une beauté visuelle et d'une force intellectuelle intactes. TWN/MLR